

Leila Sebbar, *Sous le viaduc, une histoire d'amour*, gravures, 115 p. éditions Bleu autour

Marcher dans son quartier. Regarder, écouter, noter dans un *Journal*. Puis sélectionner quelques entrées de ce *Journal*, dans les années 2010, 2011, 2013. Et faire vivre un quartier de Paris, celui qui entoure le viaduc de la ligne 6 du métro vers Glacière. Il s'agit d'une déambulation vigilante. La narratrice note ses préoccupations du jour : se rendre à une réunion littéraire, rencontrer des amis, évoquer, devant une statue nommée « L'Abandonné » l'histoire du petit Rémi, le héros de *Sans famille*. Saisir l'odeur du goudron frais, ou celle, surprenante, d'un figuier voisin et plonger un instant dans son enfance algérienne. Elle croise avec plaisir la boulangère rose et blonde, le kebab, les serveurs de certains cafés, elle connaît les propriétaires successifs de certains commerces, et l'âge des enfants de jeunes couples. Entre la place Denfert-Rochereau, le boulevard Blanqui, la rue Vergniaud, le viaduc, le terrain de basket, elle circule comme chez elle

Et elle croise régulièrement les visages de la misère. Tout un monde qui marche, tourne en rond, s'abrite sous une tente Quechua, sous le banc d'un abri bus, dans le renforcement d'un mur, dans un coin de terrain vague, sous le viaduc, et qui voit, régulièrement, les misérables objets accumulés balayés par le service de propreté de la Ville. Il y a celui qui attend indéfiniment qu'une certaine femme apparaisse à son balcon, celui qui déambule avec un chien noir, celui qui fait des mots croisés. Et des Roms, qui accumulent des sacs dans un coin, deux asiatiques, plus rarement, que la narratrice appelle des Derzou Ouzala, des vendeurs de fruits à la sauvette, des Ukrainiens qui se livrent à d'obscurs trafics à l'arrière de leurs camions.

Mais surtout, il y a un couple, Elle et Lui, inséparables, qui s'abritent presque toujours sous le viaduc, dorment parfois sur la grille du métro, sans couverture quand sont passés les agents de la propreté. Un certain mois de février « Ils n'ont plus rien. Démunis. Ascètes. Manger, boire, dormir, marcher, aller, revenir ». On apprend bientôt qu'Elle fait un séjour à Sainte Anne et qu'Il ne peut pas la voir. Il l'attend. Ils sont ensemble depuis dix ans. Puis l'espace sous le viaduc reste vide. Lui, Jean-Luc, est mort. Elle, Isabelle, a disparu... Le style dépouillé du récit, son apparente objectivité, conduisent le lecteur à éprouver un sentiment confus de compassion et d'impuissance.

Françoise Lott